

## Le grand combat

Il l'emparouille et l'endosque contre terre ;  
 Il le rague et le roupète jusqu'à son drôle ;  
 Il le pratèle et le libucque et lui baroufle les ouillais ;  
 Il le tocarde et le marmine,  
 Le manage rape à ri et ripe à ra.  
 Enfin il l'écorcobalisse.  
 L'autre hésite, s'esbudrine, se défaisse, se torse et se ruine.  
 C'en sera bientôt fini de lui.  
 Il se reprise et s'emmarginé... mais en vain.  
 Le cerceau tombe qui a tant roulé.  
 Abrah ! Abrah ! Abrah !  
 Le pied a failli  
 Le bras a cassé  
 Le sang a roulé,  
 Fouille, fouille, fouille,  
 Dans la marmite de son ventre est un grand secret  
 Mégères alentour qui pleurez dans vos mouchoirs,  
 On s'étonne, on s'étonne, on s'étonne  
 et on vous regarde,  
 On cherche aussi, nous autres, le Grand Secret.

*Henri Michaux*

## Le lapin, le chien et le chasseur

(184 mots)

César chien d'arrêt renommé,  
 Mais trop enflé de son mérite,  
 Tenait arrêté en son gîte  
 Un malheureux lapin de peur inanimé !  
 "Rends-toi", lui cria-t-il d'une voix de tonnerre,  
 Qui fit au loin trembler les habitants des bois ;  
 "Je suis César connu par ses exploits,  
 Et dont le nom remplit toute la terre."  
 A ce grand nom, Jeannot lapin,  
 Recommandant à Dieu son âme pénitente,  
 Demanda d'une voix tremblante :  
 " Très Sérénissime Mâtin,  
 Si je me rends, quel sera mon destin ?  
 Tu mourras... Je mourrai, dit la bête innocente.  
 Et si je fuis? Ton trépas est certain.  
 ...Quoi! reprit l'animal qui se nourrit de thym,  
 Des deux côtés, je dois perdre la vie !  
 Que Votre Illustre Seigneurie  
 Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,  
 Si j'ose tenter de m'enfuir."  
 Il dit, et fuit en héros de garenne.  
 Caton l'aurait blâmé, je dis qu'il n'a pas tort ;  
 Car le chasseur le voit à peine  
 Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort.  
 Que dirait de ceci notre bon La Fontaine ?  
 Aide-toi, le ciel t'aidera.  
 J'approuve fort cette morale-là.

Napoléon Bonaparte

## Quand on n'a que l'amour

(185 mots)

Quand on n'a que l'amour  
 A s'offrir en partage  
 Au jour du grand voyage  
 Qu'est notre grand amour

Quand on n'a que l'amour  
 Mon amour toi et moi  
 Pour qu'éclatent de joie  
 Chaque heure et chaque jour

Quand on n'a que l'amour  
 Pour vivre nos promesses  
 Sans nulle autre richesse  
 Que d'y croire toujours

Quand on n'a que l'amour  
 Pour meubler de merveilles  
 Et couvrir de soleil  
 La laideur des faubourgs

Quand on n'a que l'amour  
 Pour unique raison  
 Pour unique chanson  
 Et unique secours

Quand on n'a que l'amour  
 Pour habiller matins  
 Pauvres et malandrins  
 De manteaux de velours

Quand on n'a que l'amour  
 A offrir en prière  
 Pour les maux de la terre  
 En simple troubadour

Quand on n'a que l'amour  
 A offrir à ceux-là  
 Dont l'unique combat  
 Est de chercher le jour

Quand on n'a que l'amour  
 Pour tracer un chemin  
 Et forcer le destin  
 A chaque carrefour

Quand on n'a que l'amour  
 Pour parler aux canons  
 Et rien qu'une chanson  
 Pour convaincre un tambour

Alors sans avoir rien  
 Que la force d'aimer  
 Nous aurons dans nos mains,  
 Amis le monde entier

Jacques Brel

## Le danseur de corde et le balancier

(203 mots)

Sur la corde tendue un jeune voltigeur  
 Apprenait à danser ; et déjà son adresse,  
 Ses tours de force, de souplesse,  
 Faisaient venir maint spectateur.  
 Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,  
 Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,  
 Hardi, léger autant qu'adroit ;  
 Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élançait,  
 Retombe, remonte en cadence,  
 Et, semblable à certains oiseaux  
 Qui rasent en volant la surface des eaux,  
 Son pied touche, sans qu'on le voie,  
 À la corde qui plie et dans l'air le renvoie.  
 Notre jeune danseur, tout fier de son talent,  
 Dit un jour : à quoi bon ce balancier pesant  
 Qui me fatigue et m'embarrasse ?  
 Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,  
 De force et de légèreté.  
 Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,  
 Notre étourdi chancelle, étend les bras, et tombe.  
 Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.  
 Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit  
 Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?  
 La vertu, la raison, les lois, l'autorité,  
 Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine  
 ;  
 C'est le balancier qui vous gêne,  
 Mais qui fait votre sûreté.

*Jean-Pierre Claris de Florian*

## Une semaine

(206 mots)

Lundi, lundi, pauvre lundi,  
 Aux yeux pleins de sommeil, pardi !  
 Va-t-en voir si monsieur monsieur mardi  
 S'apprête à passer par ici...

Monsieur mardi, monsieur mardi,  
 Vous croirez que je suis hardi,  
 Monsieur mardi, je vous en prie :  
 Laissez la place à mercredi !

Mercredi sent la pomme frite  
 Le caramel et le lilas  
 Et le chou vert dans la marmite  
 Et la neige où glissent les pas.

Adieu, beau mercredi léger,  
 Couleur de rose et de verger,  
 Je t'aime bien et je le dis  
 Lorsqu'arrive monsieur jeudi.

Monsieur jeudi est très sérieux,  
 Il a des cheveux d'encre noire,  
 Il a des cheveux d'encre bleue  
 Comme la Garonne et la Loire.  
 Autrefois il sentait la poire  
 La tarte qui se dore au four.  
 Maintenant, c'est un autre jour.

A très bientôt monsieur jeudi  
 Voici compère vendredi.  
 Il est fatigué, moi aussi,  
 Il resterait bien dans son lit.  
 Ça lui dit, et moi ça me dit  
 De dormir jusqu'à samedi.

Petit samedi vient et court,  
Traverse la classe et la cour.  
Petit samedi disparu,  
On se retrouve dans la rue,

On se retrouve sous les branches,  
Au football ou au cinéma.  
Comment ça va, mon cher dimanche ?  
Restez ! Restez ! Ne partez pas !

*Pierre Gamarra.*

## Sagesse (181 mots • 20% (prose) → 216 mots)

Un habitant du nord de la Chine vit un jour son cheval s'échapper et passer de l'autre côté de la frontière. Le cheval fut considéré comme perdu.

A ses voisins qui venaient lui présenter leur sympathie, le vieil homme répondit :  
La perte de mon cheval est certes un grand malheur. Mais qui sait si dans cette malchance ne se cache pas une chance ?

Quelques mois plus tard, le cheval revint accompagné d'une magnifique jument. Les voisins félicitèrent l'homme, qui leur dit, impassible :  
Est-ce une chance, ou est-ce une malchance ?

Le fils unique du vieil homme fut pris d'une véritable passion pour la jument. Il la montait très souvent et finit un jour par se casser la jambe pour de bon. Aux condoléances des voisins, l'homme répondit, imperturbable :  
Et si cet accident était une chance pour mon fils ?

L'année suivante les Huns envahirent le nord du pays. Tous les jeunes du village furent mobilisés et partirent au front. Aucun n'en revint. Le fils estropié du vieil homme, non mobilisable, fut le seul à échapper à l'hécatombe.

(d'après Hoài-Nam-Tu)

## Jeanne était au pain sec ..(221 mots)

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,  
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,  
J'allai voir la proscriète en pleine forfaiture,  
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture  
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,  
Repose le salut de la société,  
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :  
- Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;  
Je ne me ferai plus griffer par le minet.  
Mais on s'est récrié : - Cette enfant vous connaît ;  
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.  
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.  
Pas de gouvernement possible. À chaque instant  
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;  
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.  
Vous démolissez tout. - Et j'ai baissé la tête,  
Et j'ai dit : - Je n'ai rien à répondre à cela,  
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là  
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.  
Qu'on me mette au pain sec. - Vous le méritez, certe,  
On vous y mettra. - Jeanne alors, dans son coin noir,  
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,  
Pleins de l'autorité des douces créatures :  
- Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

*Victor Hugo*

## Je chante pour passer le temps (226 mots)

Je chante pour passer le temps,  
Petit qu'il me reste de vivre,  
Comme on dessine sur le givre,  
Comme on se fait le coeur content.  
A lancer cailloux sur l'étang  
Je chante pour passer le temps

J'ai vécu le jour des merveilles,  
Vous et moi saluez-vous en,  
Et j'ai franchi le mur des ans  
Des miracles plein les oreilles.  
Notre univers n'est plus pareil  
J'ai vécu le jour des merveilles

Allons que ces doigts se dénouent,  
Comme le front d'avec la gloire,  
Nos yeux furent premiers à voir,  
Les nuages plus bas que nous,  
Et l'alouette à nos genoux.  
Allons que ces doigts se dénouent

Nous avons fait des clairs de lune  
Pour nos palais et nos statues,  
Qu'importe à présent qu'on nous tue,  
Les nuits tomberont une à une.  
La Chine s'est mise en Commune,  
Nous avons fait des clairs de lune

Et j'en dirais et j'en dirais  
Tant fut cette vie aventure  
Où l'homme a pris grandeur nature,  
Sa voix par-dessus les forêts.

Les monts les mers et les secrets  
Et j'en dirais et j'en dirais.

Oui pour passer le temps je chante,  
Au violon s'use l'archet,  
La pierre au jeu des ricochets,  
Et que mon amour est touchante,  
Près de moi dans l'ombre penchante,  
Oui pour passer le temps je chante.

Je passe le temps en chantant,  
Je chante pour passer le temps.

Louis Aragon

## Elle avait pris ce pli ... (220 mots)

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin  
De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;  
Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;  
Elle entra, et disait: Bonjour, mon petit père ;  
Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait  
Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,  
Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.  
Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,  
Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,  
Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent  
Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,  
Et mainte page blanche entre ses mains froissée  
Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.  
Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,  
Et c'était un esprit avant d'être une femme.  
Son regard reflétait la clarté de son âme.  
Elle me consultait sur tout à tous moments.  
Oh! que de soirs d'hiver radieux et charmants  
Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,  
Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère  
Tout près, quelques amis causant au coin du feu !  
J'appelais cette vie être content de peu !  
Et dire qu'elle est morte! Hélas! que Dieu m'assiste !  
Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;  
J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux  
Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

*Victor Hugo (Les Contemplations)*

## Le Renard et la Cigogne (203 mots)

Compère le Renard se mit un jour en frais,  
Et retint à dîner commère la Cigogne.  
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:  
Le galand, pour toute besogne,  
Avait un brouet clair (il vivait chichement).  
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:  
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,  
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.  
Pour se venger de cette tromperie,  
A quelque temps de là, la cigogne le prie.  
«Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis,  
Je ne fais point cérémonie. »  
A l'heure dite, il courut au logis  
De la cigogne son hôtesse,  
Loua très fort sa politesse,  
Trouva le dîner cuit à point.  
Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.  
Il se réjouissait à l'odeur de la viande  
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.  
On servit, pour l'embarrasser,  
En un vase à long col et d'étroite embouchure .  
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,  
Mais le museau du sire était d'autre mesure.  
Il lui fallut à jeun retourner au logis,  
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,  
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :  
Attendez-vous à la pareille

*Jean de La Fontaine*

## Chanson des Escargots qui vont à l'enterrement (220 mots)

A l'enterrement d'une feuille  
[morte]

Deux escargots s'en vont  
Ils ont la coquille noire  
Du crépe autour des cornes  
Ils s'en vont dans le soir  
Un très beau soir d'automne  
Hélas quand ils arrivent  
C'est déjà le printemps  
Les feuilles qui étaient

[mortes]  
Sont toutes ressuscitées  
Et les deux escargots  
Sont très désappointés  
Mais voila le soleil  
[mortes]  
Le soleil qui leur dit  
Prenez prenez la peine  
La peine de vous asseoir  
Prenez un verre de bière  
Si le cœur vous en dit  
Prenez si ça vous plaît  
L'autocar pour Paris  
Il partira ce soir  
Vous verrez du pays  
Mais ne prenez pas le deuil  
C'est moi qui vous le dit

Ca noircit le blanc de l'œil  
Et puis ça enlaidit  
Les histoires de cercueils  
C'est triste et pas joli  
Reprenez vos couleurs  
Les couleurs de la vie  
Alors toutes les bêtes  
Les arbres et les plantes  
Se mettent à chanter  
A chanter a tue-tête  
La vrai chanson vivante  
La chanson de l'été  
Et tout le monde de boire  
Tout le monde de trinquer  
C'est un très joli soir  
Un joli soir d'été  
Et les deux escargots  
S'en retournent chez eux  
Ils s'en vont très émus  
Ils s'en vont très heureux  
Comme ils ont beaucoup bu  
Ils titubent un petit peu  
Mais là-haut dans le ciel  
La lune veille sur eux.

*Jacques Prévert*

## Isolement (234 mots)

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,  
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;  
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,  
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici, gronde le fleuve aux vagues écumantes ;  
Il serpente, et s'enfoncé en un lointain obscur ;  
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes  
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,  
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,  
Et le char vaporeux de la reine des ombres  
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,  
Un son religieux se répand dans les airs,  
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique  
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente  
N'éprouve devant eux ni charme ni transports,  
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante :  
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,  
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,  
Je parcours tous les points de l'immense étendue,  
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,  
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?  
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,  
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

*Lamartine*

## Le Chêne et le Roseau

Le Chêne un jour dit au Roseau :  
"Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;  
Un Roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
Le moindre vent, qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau,  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphyr.  
Encor si vous naissez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir :  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des Royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste."  
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. "Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourut avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.  
L'Arbre tint bon ; le Roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts,  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au Ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des Morts.

Jean de La Fontaine.

## Poème à Lou (231 mots)

Je t'écris ô mon Lou de la hutte en roseaux  
Où palpitent d'amour et d'espoir neuf cœurs d'hommes  
Les canons font partir leurs obus en monômes  
Et j'écoute gémir la forêt sans oiseau

Il était une fois en Bohême un poète  
Qui sanglotait d'amour puis chantait au soleil  
Il était autrefois la comtesse Alouette  
Qui sut si bien mentir qu'il en perdit la tête  
En perdit sa chanson en perdit le sommeil

Un jour elle lui dit Je t'aime ô mon poète  
Mais il ne la crut pas et sourit tristement  
Puis s'en fut en chantant Tire-lire Alouette  
Et se cachait au fond d'un petit bois charmant

Un soir en gazouillant son joli tire-lire  
La comtesse Alouette arriva dans le bois  
Je t'aime ô mon poète et je viens te le dire  
Je t'aime pour toujours Enfin je te revois  
Et prends-la pour toujours mon âme qui soupire

Ô cruelle Alouette au cœur dur de vautour  
Vous mentîtes encore au poète crédule  
J'écoute la forêt gémir au crépuscule  
La comtesse s'en fut et puis revint un jour  
Poète adore-moi moi j'aime un autre amour

Il était une fois un poète en Bohême  
Qui partit à la guerre on ne sait pas pourquoi  
Voulez-vous être aimé n'aimez pas croyez-moi  
Il mourut en disant Ma comtesse je t'aime  
Et j'écoute à travers le petit jour si froid  
Les obus s'envoler comme l'amour lui-même

*10 avril 1915.*

*Guillaume APOLLINAIRE (1880 - 1918)*

Poète français. Guillaume Apollinaris de Kostrowitzki est né à Rome.

## Pour faire le portrait d'un oiseau

(242 mots)

Peindre d'abord une cage  
avec une porte ouverte  
peindre ensuite  
quelque chose de joli  
quelque chose de simple  
quelque chose de beau  
quelque chose d'utile  
pour l'oiseau  
placer ensuite la toile contre un arbre  
dans un jardin  
dans un bois  
ou dans une forêt  
se cacher derrière l'arbre  
sans rien dire  
sans bouger...  
Parfois l'oiseau arrive vite  
mais il peut aussi mettre de longues années  
avant de se décider  
Ne pas se décourager  
attendre  
attendre s'il le faut pendant des années  
la vitesse ou la lenteur de l'arrivée de l'oiseau  
n'ayant aucun rapport  
avec la réussite du tableau  
Quand l'oiseau arrive  
s'il arrive  
observer le plus profond silence  
attendre que l'oiseau entre dans la cage  
et quand il est entré  
fermer doucement la porte avec le pinceau  
puis  
effacer un à un tous les barreaux  
en ayant soin de ne toucher aucune des plumes de l'oiseau  
Faire ensuite le portrait de l'arbre  
en choisissant la plus belle de ses branches  
pour l'oiseau  
peindre aussi le vert feuillage et la fraîcheur du vent  
la poussière du soleil

et le bruit des bêtes de l'herbe dans la chaleur de l'été  
et puis attendre que l'oiseau se décide à chanter  
Si l'oiseau ne chante pas  
C'est mauvais signe  
signe que le tableau est mauvais  
mais s'il chante c'est bon signe  
signe que vous pouvez signer  
Alors vous arrachez tout doucement  
une des plumes de l'oiseau  
et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau

Jacques Prévert

## Tu seras un homme

(255 mots)

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie  
Et, sans dire un seul mot te remettre à rebâtir  
Ou perdre d'un seul coup le gain de cent parties  
Sans un geste et sans un soupir,  
Si tu peux être amant sans être feu d'amour  
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre  
Et, te sentant hai, sans hair à ton tour,  
Pourtant lutter et te défendre;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles  
Travesties par des jeux pour exciter les sots  
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles  
Sans mentir toi-même d'un seul mot,  
Si tu peux rester digne en étant populaire,  
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois  
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères  
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi;

Si tu sais méditer, observer et connaître,  
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,  
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître  
Penser, sans n'être qu'un penseur,  
Si tu peux être dur sans jamais être en rage,  
Si tu peux être brave et jamais imprudent,  
Si tu peux être bon, si tu sais être sage,  
Sans être moral ni pédant;

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite  
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,  
Si tu peux conserver ton courage et ta tête  
Quand tous les autres la perdront,  
Alors, les rois, les dieux, la chance et la victoire  
Seront à tout jamais tes esclaves soumis  
Et, ce qui vaut mieux que les rois et la gloire,  
Tu seras un homme, mon fils

*Rudyard Kipling*

## Le lièvre et la tortue

(253 mots)

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.  
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.  
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point  
Sitôt que moi ce but. - Sitôt ? Etes-vous sage ?  
Repartit l'animal léger.  
Ma commère, il vous faut purger  
Avec quatre grains d'ellébore.  
- Sage ou non, je parie encore.  
Ainsi fut fait : et de tous deux  
On mit près du but les enjeux :  
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,  
Ni de quel juge l'on convint.  
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;  
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint  
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux Calendes,  
Et leur fait arpenner les landes.  
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,  
Pour dormir, et pour écouter  
D'où vient le vent, il laisse la Tortue  
Aller son train de Sénateur.  
Elle part, elle s'évertue ;  
Elle se hâte avec lenteur.  
Lui cependant méprise une telle victoire,  
Tient la gageüre à peu de gloire,  
Croit qu'il y va de son honneur.  
De partir tard. Il broute, il se repose,  
Il s'amuse à toute autre chose  
Qu'à la gageüre. A la fin quand il vit  
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,  
Il partit comme un trait ; mais les élan qu'il fit  
Furent vains : la Tortue arriva la première.  
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?  
De quoi vous sert votre vitesse ?  
Moi, l'emporter ! et que serait-ce  
Si vous portiez une maison ?

*Jean de La Fontaine*

## Le mot

(256 mots)

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites !  
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdez !  
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas  
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.  
Écoutez bien ceci : Tête-à-tête, en pantoufle,  
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,  
Vous dites à l'oreille du plus mystérieux  
De vos amis de cœur ou si vous aimez mieux,  
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,  
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,  
Un mot désagréable à quelque individu.  
Ce mot – que vous croyez qu'on n'a pas entendu,  
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre –  
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;  
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin ;  
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,  
De bons souliers fermés, un passeport en règle ;  
Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !  
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;  
Il suit le quai, franchit la place, et cætera  
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,  
Et va, tout à travers un dédale de rues,  
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.  
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,  
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,  
Entre, arrive et railleur, regardant l'homme en face  
Dit : "Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel."  
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

Victor Hugo.

## Adieu à la Meuse

(257 mots)

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,  
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.  
Meuse, adieu: j'ai déjà commencé ma partance  
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

Voici que je m'en vais en des pays nouveaux :  
Je ferai la bataille et passerai les fleuves ;  
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,  
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,  
Tu couleras toujours, passante accoutumée,  
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,  
Ô Meuse inépuisable et que j'avais aimée.

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée ;  
Où tu coulais hier, tu couleras demain.  
Tu ne sauras jamais la bergère en allée,  
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main  
Des canaux dans la terre, - à jamais éroulés.

La bergère s'en va, délaissant les moutons,  
Et la fileuse va, délaissant les fuseaux.  
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,  
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,  
Ô Meuse inaltérable et douce à toute enfance,  
Ô toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,  
Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,  
Ô toi qui ne sais rien de nos mensonges faux,

Ô Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,  
Quand reviendrai-je ici फिर encor la laine ?  
Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?  
Quand nous reverrons-nous? et nous reverrons-nous ?

Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime...

*Charles Péguy*

auras envie de rire avec moi. Tu seras toujours mon ami.»

Antoine de St Exupéry

## Les adieux du Petit Prince

(215 mots + 20% (prose) : 257 mots)

*(L'aviateur a rencontré le Petit Prince, un enfant qui vient d'une toute petite étoile. Ils sont devenus amis. A présent, c'est l'heure des adieux : le Petit Prince va s'en aller pour toujours en demandant au serpent de le mordre).*

« Tu regarderas, la nuit, les étoiles. C'est trop petit chez moi pour que je te montre où se trouve la mienne. C'est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder... Elles seront toutes tes amies. Et puis je vais te faire un cadeau... »  
Il rit encore.  
« Ah ! petit bonhomme, petit bonhomme, j'aime entendre ce rire !  
- Justement ce sera mon cadeau  
- Que veux-tu dire ?  
- Les gens ont des étoiles qui ne sont pas les mêmes. Pour les uns, qui voyagent, les étoiles sont des guides. Pour d'autres, elles ne sont rien que de petites lumières. Pour d'autres, qui sont savants, elles sont des problèmes. Mais toutes ces étoiles-là se taisent. Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a...  
- Que veux-tu dire ?  
- Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! »  
Et il rit encore.

« Et quand tu seras consolé (on se console toujours) tu seras content de m'avoir connu. Tu

## Chanson pour l'Auvergnat

(267 mots)

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'Auvergnat qui sans façon  
M'as donné quatre bouts de bois  
Quand dans ma vie il faisait froid  
Toi qui m'as donné du feu quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
M'avaient fermé la porte au nez  
Ce n'était rien qu'un feu de bois  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un feu de joie

Toi l'Auvergnat quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera  
Qu'il te conduise à travers ciel  
Au Père éternel

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'hôtesse qui sans façon  
M'as donné quatre bouts de pain  
Quand dans ma vie il faisait faim  
Toi qui m'ouvris ta huche quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
S'amusaient à me voir jeûner  
Ce n'était rien qu'un peu de pain  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un grand festin

Toi l'hôtesse quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera

Qu'il te conduise à travers ciel  
Au Père éternel

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'étranger qui sans façon  
D'un air malheureux m'as souri  
Lorsque les gendarmes m'ont pris  
Toi qui n'as pas applaudi quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
Riaient de me voir emmené  
Ce n'était rien qu'un peu de miel  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un grand soleil

Toi l'étranger quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera  
Qu'il te conduise à travers ciel  
Au Père éternel

Georges Brassens

## L'Ogre et la Fée

(269 mots)

Un brave ogre des bois, natif de Moscovie,  
Était fort amoureux d'une fée, et l'envie  
Qu'il avait d'épouser cette dame s'accrut  
Au point de rendre fou ce pauvre cœur tout brut ;  
L'ogre, un beau jour d'hiver, peigne sa peau velue,  
Se présente au palais de la fée, et salue,  
Et s'annonce à l'huissier comme prince Ogrousky.  
La fée avait un fils, on ne sait pas de qui.  
Elle était, ce jour-là, sortie, et quant au mioche,  
Bel enfant blond nourri de crème et de brioche,  
Don fait par quelque Ulysse à cette Calypso,  
Il était sous la porte et jouait au cerceau.  
On laissa l'ogre et lui tout seuls dans l'antichambre.  
Comment passer le temps quand il neige, en décembre  
Et quand on n'a personne avec qui dire un mot ?  
L'ogre se mit alors à croquer le marmot.  
C'est très simple. Pourtant c'est aller un peu vite,  
Même lorsqu'on est ogre et qu'on est moscovite,  
Que de gobier ainsi les mioches du prochain.  
Le bâillement d'un ogre est frère de la faim.

Quand la dame rentra, plus d'enfant ; on s'informe.  
La fée avise l'ogre avec sa bouche énorme :  
As-tu vu, cria-t-elle, un bel enfant que j'ai ?  
Le bon ogre naif lui dit : Je l'ai mangé.

Or c'était maladroit. Vous qui cherchez à plaire,  
Jugez ce que devint l'ogre devant la mère  
Furieuse qu'il eût soupé de son dauphin.  
Que l'exemple vous serve ; aimez, mais soyez fin ;  
Adorez votre belle et soyez plein d'astuce ;  
N'allez pas lui manger, comme cet ogre russe,  
Son enfant, ou marcher sur la patte à son chien...

*Victor Hugo*

## Le loup et le chien <sup>(315 mots)</sup>

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
"Il ne tiendra qu'à vous beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, haïres, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin. "
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?
- Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendians ;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. "
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. - Rien. - Quoi ? rien ? - Peu de chose.
- Mais encor ? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor

*Jean de La Fontaine*

## Le petit chat <sup>(366 mots)</sup>

C'est un petit chat noir, effronté comme un page.
Je le laisse jouer sur ma table, souvent.
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage ;
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.
Longtemps, il reste là, noir sur un feuillet blanc,
A ces matous, tirant leur langue de drap rouge,
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.
Souvent je m'accroupis pour suivre sa minique
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord de son nez délicat il le flaire,
Le frôle ; puis, à coups de langue très petits,
Il le lamber ; et dès lors il est à son affaire ;
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue et sans faire une pause,
Et ne relève enfin son joli museau plat.
Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, si se pourlèche un moment les moustaches,
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini ;
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,
Il relustre avec soin son pelage termi.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates ;
Il les ferme à demi, parfois, en reniflant,
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,
Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon ;
Alors pour l'intriguer un peu, je lui balance,
Au bout d'une ficelle invisible un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,
Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,

Puis l'abat, et saisit le bouchon et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie ;
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis : "Il faut que je travaille ;
Venez vous assoir là, sans faire le méchant!"
Il s'assied ... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

Edmond Rostand

## Le meunier, son fils, et l'âne <sup>(504 mots)</sup>

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meunier à ces mots connaît son ignorance ;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'Âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure.
Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez Laquais à barbe grise.
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
- Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte,
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
Fait le veau sur son Âne, et pense être bien sage.
- Il n'est, dit le Meunier, plus de Veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous,
Le Baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre sa peau.
- Parbleu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau

Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise, et Meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Âne.
Nicolas au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meunier repartit :
Je suis Âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien ;
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

*Jean de La Fontaine*

## La mort du loup (732 mots)

Les nuages couraient sur la lune enflammée  
 Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,  
 Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.  
 Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,  
 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes  
 brandes,  
 Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,  
 Nous avons aperçu les grands ongles marqués  
 Par les loups voyageurs que nous avions traqués.  
 Nous avons écouté, retenant notre haleine  
 Et le pas suspendu. -- Ni le bois, ni la plaine  
 Ne poussait un soupir dans les airs; Seulement  
 La girouette en deuil criaît au firmament;  
 Car le vent élevé bien au dessus des terres,  
 N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,  
 Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,  
 Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.  
 Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,  
 Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en  
 quête  
 A regardé le sable en s'y couchant; Bientôt,  
 Lui que jamais ici on ne vit en défaut,  
 A déclaré tout bas que ces marques récentes  
 Annonçaient la démarche et les griffes puissantes  
 De deux grands loups-cerviers et de deux  
 louveteaux.  
 Nous avons tous alors préparé nos couteaux,  
 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,  
 Nous allions pas à pas en écartant les branches.  
 Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils  
 voyaient,  
 J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,  
 Et je vois au delà quatre formes légères  
 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,

Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos  
 yeux,  
 Quand le maître revient, les lévriers joyeux.  
 Leur forme était semblable et semblable la danse;  
 Mais les enfants du loup se jouaient en silence,  
 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,  
 Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.  
 Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,  
 Sa louve reposait comme celle de marbre  
 Qu'adorait les romains, et dont les flancs velus  
 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.  
 Le Loup vient et s'assied, les deux jambes  
 dressées,  
 Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.  
 Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,  
 Sa retraite coupée et tous ses chemins pris,  
 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,  
 Du chien le plus hardi la gorge pantelante,  
 Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,  
 Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,  
 Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,  
 Se croisaient en plongeant dans ses larges  
 entrailles,  
 Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,  
 Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.  
 Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.  
 Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,  
 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;  
 Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.  
 Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,  
 Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,  
 Et, sans daigner savoir comment il a péri,  
 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un  
 cri.

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
 Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
 A poursuivre sa Louve et ses fils qui, tous trois,  
 Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,  
 Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve  
 Ne l'eut pas laissé seul subir la grande épreuve;

Mais son devoir était de les sauver, afin  
 De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
 A ne jamais entrer dans le pacte des villes,  
 Que l'homme a fait avec les animaux serviles  
 Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
 Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom  
 d'Hommes,  
 Que j'ai honte de nous , débiles que nous sommes!  
 Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
 C'est vous qui le savez sublimes animaux.  
 A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse.  
 Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.  
 --Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.  
 Il disait: " Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
 A force de rester stérileuse et pensive,  
 Jusqu'à ce haut degré de stolique fierté  
 Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
 Gémir, pleurer prier est également lâche.  
 Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
 Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
 Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans  
 parler."

Alfred de Vigny

## L'arbre à kadabras (795 mots)

Le petit Tom aime beaucoup  
 Se promener dans son jardin.  
 C'est un jardin à secrets,  
 Tout fouillis d'arbres bizarres  
 Qui n'existent pas ailleurs.

Son papa les a plantés,  
 Juste avant de s'en aller  
 Il y a un milliard d'années,  
 Pour faire le tour du monde,  
 Et voir si la Terre est ronde.  
 Ou pas.

Quand son papa est parti,  
 un matin de nuit,  
 il lui a laissé un petit mot :  
 Mon bébé, mon petit lapin,  
 Je te confie le jardin.  
 Prends en soin.

Le petit Tom a fait le compte  
 De tous ses outils.  
 Il y a un arrosoir, pour arroser,  
 Si les journées sont trop chaudes.  
 Un soupiroir, pour soupirer,  
 Si elles durent trop longtemps.  
 Et une grande brouette,  
 Pour trimballer ce qui est lourd.  
 Un ratepêche. Une bicyclette.  
 Un épeluchoir à fourmis.  
 Et puis tout un tas de scies.  
 C'est très important aussi.  
 Comme disait son papa :  
 On peut tout faire avec des scies...

Tous les soirs et tous les matins,

Tom cultive son jardin.  
 Dans son immense verger,  
 Il y a de gros Poinaniers  
 Et de larges Pompotiers.  
 Et des grands Tartinomiels,  
 Qui se miament pour le quatre-heures.  
 Tom arpenté les allées,  
 Tout en poussant sa brouette  
 Ou en portant son panier.

Quand on atteint le mur du fond,  
 On trouve le grand Caillé.  
 C'est un vieux Caillé Aspiral,  
 Aux feuilles à petits carreaux.  
 Il vient d'un pays lointain  
 En voie de disparition.  
 Avec ses feuilles à carreaux,  
 Tom fabrique des chapeaux,  
 Des cocottes ou des bateaux.  
 Il faut les cueillir doucement,  
 Ne surtout pas les vexer,  
 Parce que sinon elles se froissent.  
 Ou bien elles se roulamboulent,  
 On ne peut plus rien en tirer.  
 Certains jours, assis à l'ombre  
 Du grand Caillé Aspiral,  
 Sur les plus petites feuilles,  
 Tom écrit à son papa  
 Des lettres qui commencent toutes  
 Par : mon papa à moi...  
 Mais qui ne finissent pas.  
 Son papa saura la suite,  
 Quand il reviendra.

A côté du grand Caillé,  
 Il y a un bel Arbrizou.  
 C'est un arbre très spécial :  
 Il abrite les Bizous  
 Qui n'ont pas trouvé de joues.  
 Les Bizous sont volatiles  
 Comme les petits oiseaux  
 Et les ballons à ficelles.  
 Sans joues rondes où se nicher,  
 Ils ont l'air de s'ennuyer

Ils froufrouillent et soupirent,  
 Et se dégonflent peu à peu.  
 Mais si on s'intéresse à eux,  
 Ils se remplument aussitôt  
 Et font des mimis mouillés.  
 Le petit Tom les apprivoise,  
 Pour quand son papa sera là.  
 Son papa, il a des joues  
 Pour y loger cent bizous.  
 Il les aimera beaucoup.

Le petit Tom aime bien  
 Tous les arbres du jardin.  
 Même ceux qui sont tombés, fatigués.  
 Il s'est construit un kayak  
 Dans un tronc de Filbustier.  
 C'est un arbre aventurier,  
 Qui a servi à fabriquer  
 Des jambes de bois (pour pirates).  
 Il a beaucoup canoé, pirogué et naviré,  
 Sur tous les océans du monde.

Le petit Tom a fait sa cabane  
 Dans les branches d'un Vagalam.  
 C'est un arbre morose et bleu.  
 Il donne des fruits amers.  
 Il ne faut pas en manger.  
 La cabane est très jolie,  
 Elle est chaude comme un nid.  
 Quand il a besoin d'être seul,  
 Le petit Tom s'y réfugie.  
 Le Vagalam est tout le temps  
 Couvert de rosée.  
 Si on la prend au creux des mains  
 Et qu'on se frotte la frimousse,  
 Ca nettoie bien des chagrins.

Mais son arbre préféré,  
 C'est un arbre à Kadabras.  
 Il n'est pas bien grand.  
 Il pousse dans un petit coin, sans rien dire.  
 Il a des branches sombres et rouges,  
 Des feuilles comme du velours.  
 Il est un peu de guingois.

Les Kadabras sont des fruits  
En forme de souhait le plus cher.  
Ils sont petits à l'extérieur,  
mais dedans ils sont gigantesques.  
On peut s'en servir à tout  
Et même à ce qu'on ne sait pas.  
Il faudrait toujours en avoir  
Une poignée avec soi.

Le petit Tom finit son tour au jardin,  
Par cet arbre à chaque fois.  
Il le serre entre ses bras,  
Et il lui parle à mi-voix.  
Avec des scies et puis des clous,  
Il a fait une barrière pour pouvoir  
Le protéger des terribles mangebois.

Quand on possède un trésor,  
Il faut savoir le défendre.

Le petit Tom a de la chance  
D'avoir un arbre à Kadabras,  
Car c'est un arbre magique.  
Ne demandez pas à Tom  
Comment il le sait,  
Il a trouvé ça tout seul.  
C'était facile à deviner :  
Il n'y a qu'à le regarder,  
On ne peut pas s'y tromper...  
En tous cas, ce qui est presque sûr,  
C'est qu'il doit exaucer les souhaits.  
Peut-être pas tout de suite, non,  
mais le petit Tom est certain  
Que si on murmure son nom  
Arbre à kadabras ! longtemps,  
Ca fait revenir les gens.

Peut-être aussi les papas ?

Marie-Sabine Roger